

## **L'ATTAQUE DU MOULIN D'ALFRED BRUNEAU REVIT A METZ**

Il fallait remettre en lumière le compositeur Alfred Bruneau injustement ostracisé et dont *L'Attaque du Moulin* présente, musicalement, des aspects positifs, bien que le scénario comporte quelques longueurs de par ses allitérations et ses situations scéniques répétitives aux trois derniers actes. On oscille entre le style de Massenet, le pré-impressionnisme, une polytonalité passagère et une rythmique âpre annonçant une modernité dans laquelle le musicien ne s'engagera toutefois pas. Surprenante par contre, la tension lyrico-dramatique de la plupart des airs, duos et ensembles, fait pencher les trois derniers actes de l'œuvre vers une sorte d'expressionnisme à la française. Au rebours, le traitement mélodique du prélude et du premier acte, musicalement très soignés, fait songer à *l'Arlésienne* de Georges Bizet avec son léger parfum provençal. On l'eût souhaité scéniquement moins raide et plus festif, les costumes relevant d'un folklorisme plutôt modeste. Quant au décor en rotonde au I, avec son moulin stylisé en vaste roue moderne, il fait penser à une préfiguration de tragédie antique, selon la conception du metteur en scène, Eric Chevalier qui, dès le second acte, change de braquet et plonge dans le pur réalisme des tableaux, faisant apparaître soldats français et allemands dans leurs costumes d'époque et faisant un très bon usage du plateau tournant (symbolique de la roue) qui vivifie plus encore l'action des personnages. Chacun des autres actes, avec leurs flux et leurs éclats d'orchestre, leurs sombres accords, plongent dans la cruciale angoisse d'une œuvre dont le fil dramatique est intensément soutenu à partir du II. Les jeux d'éclairage sont, eux, d'un bout à l'autre, parfaitement étudiés.

Jacques Mercier à la fosse, met l'Orchestre National de Lorraine en situation, soulignant les divers aspects d'une partition multi-styles, veillant aux effets de spatialisation évoquant les combats lointains, l'appel du clairon, le défilé invisible des fifres, sans trop accentuer musicalement le caractère militaire qui apparaît sur la fin.

Le travail vocal d'ensemble est très soigné, chacun des protagonistes s'investissant dans les postures pathétiques, mais pêchant au niveau de la

prononciation. Le premier acte est quasiment inaudible, les voix partant dans les cintres et sur les côtés ouverts sur la machinerie. Le plateau s'améliore par la suite et on distingue mieux leurs dialogues chantés, les interprètes se positionnant plus sur le devant de la scène. Mais il y a eu sans doute une erreur de casting dans la distribution. Le rôle de Marcelline est confié à la jeune mezzo Julie Robard-Gendre, dont l'articulation n'est pas nette et qui n'est pas censée incarner une vieille servante, étant donné qu'elle n'a pas été maquillée en ce sens. Dominique, le jeune homme, est campé par Gilles Ragon qui est rigoureux dans la projection de son ténor aigu et passionné dans l'air-pivot de la partition, « L'appel de la forêt ». Or, apparaissant comme un petit rentier, il ne correspond pas, typologiquement, au rôle du fiancé de Françoise. Celle-ci, Anne-Marguerite Werster (qui fut Médée à Metz sous Laurence Dale), a su exprimer la personnalité inquiète de son personnage. Quant à Jean-Philippe Lafont, (Merlier), il use de son baryton de gorge assez rude et puissant, mais pas toujours bien articulé. Les seconds rôles sont assez solidement tenus (la soprano Julie Cherrier dans le rôle de Geneviève, Philippe Kahn, Julien Dran au clair ténor bien en place de la sentinelle allemande, Marc Larcher, Christophe Fel...) Il faut rendre leur dû également aux chœurs de l'Opéra-Théâtre, toujours très présents dans les ensembles, et notamment dans ce chœur d'hommes, un peu solennel mais assez poignant, au dernier acte. La cruauté objective de ce IV<sup>ème</sup> acte est assez bouleversante, qui s'achève sur une véritable boucherie humaine où claquent de toutes parts les baïonnettes dans un nuage de poudre, ce qui fait contraste entre la sauvagerie sanguinaire de la scène rappelant les grandes toiles peintes de la guerre de 1870, avec l'affiche-programme où son illustrateur aura mérité l'Oscar du mauvais goût avec son hachoir débitant de la viande... pour onze euros ! Sait-on vraiment ce que fut le blocus de 1870 à Metz en famine, et la douleur des familles lorraines qui ont perdu qui leur père, qui leur fils, aux combats de Noisseville, de Gravelotte ou de Saint-Privat, de même que la souffrance des annexés sous le joug prussien ? Mais il faut sans doute prendre l'image au second degré.

**Georges MASSON**